

UN LYONNAIS

---

# FRÉMONT<sup>1</sup>

---

En ce temps de curiosités historiques, où des hommes tels que MM. Mignet, Prescott, Macaulay, Ranke, nous ont révélé, par une plus vive intuition du passé, par des recherches toutes nouvelles, de nouveaux points de vue dans des événements qui semblaient suffisamment expliqués, j'ai souvent songé qu'un écrivain qui voudrait compulsier les documents publiés à diverses époques, fouiller dans les archives de la guerre, de la marine, des affaires étrangères, pourrait composer une histoire des plus intéressantes, l'histoire des Français dans l'Amérique du Nord, l'histoire de nos explorations, de nos découvertes, de nos luttes chevaleresques et de nos œuvres de civilisation dans cette immense contrée où nous avons fondé un royaume qui s'appelait la Nouvelle-France, dont nous avons été dépossédés en une heure à jamais néfaste.

Je ne sais qui a dit : Partout où résonnent les coups de sabre, on peut être sûr de trouver des Français. Nous pourrions dire aussi très justement qu'on trouvera des Français partout où il y a une entreprise hardie, une tentative généreuse, un acte d'humanité et de bienfaisance.

<sup>1</sup> M. Xavier Marmier, le spirituel et sympathique académicien voyageur, veut bien nous communiquer cette intéressante étude extraite d'un volume en cours d'impression.

On a beaucoup vanté, depuis une trentaine d'années, l'esprit d'invention, le génie industriel, l'ardeur et la persévérance, les travaux et les institutions des Américains. On oublie ce que les Français ont fait dans ce pays bien avant qu'il fût question de ces nouvelles générations d'émigrants de toute sorte, que l'on réunit sous le nom de race anglo-saxonne pour leur donner un caractère d'homogénéité qui ne résiste pas au moindre examen.

Les Français sont entrés dans cette région quand elle était encore dans son état primitif et sauvage, et en ont eux-mêmes ouvert les différentes voies à ses maîtres actuels.

C'est un marin français, le valeureux Jacques Cartier, qui a découvert le Saint-Laurent. C'est un prêtre français, le père Marquette, qui a découvert le cours du Mississipi; c'est un gentilhomme français, le vaillant Lasalle, qui descendit, le premier, ce grand fleuve jusqu'à son embouchure. Ce sont les Français qui, les premiers, fondèrent des établissements agricoles sur les rives de l'Ohio, dans la Caroline du Sud et sur les confins du golfe de Mexique. Ce sont les Français qui colonisèrent l'Acadie, dont un illustre poète, Longfellow, a raconté, en termes touchants, les derniers désastres; et le Canada, où subsistent encore pleinement la langue et le souvenir de la France et la Louisiane. Ce sont des missionnaires français qui pénétrèrent au milieu des farouches tribus d'Indiens et leur enseignèrent les dogmes d'humanité et de charité de l'Évangile. Ce sont ces intrépides Canadiens, qu'on appelait les *voyageurs* et les *coureurs des bois*, qui s'avancèrent à travers les forêts impraticables, franchirent les torrents, s'aventurèrent sur les lacs, et furent les premiers pionniers de cette immense contrée où les Américains se glorifient aujourd'hui de construire leurs cités, de dérouler les rails de leurs chemins de fer et de faire flotter leurs bateaux. Sur une longueur de neuf cents lieues, depuis le plateau rocailleux où s'élèvent les remparts de Québec jusqu'à la plaine humide où s'étalent les vastes maisons de la Nouvelle-Orléans; depuis le voisinage des glaces du Labrador jusqu'aux parages des Tropiques; depuis les rives de l'Hudson jusqu'aux extrémités du Nord, partout au seizième et au dix-septième siècles, le sol a été sillonné et jalonné par les Français. Maintenant encore, c'est à l'aide des bateliers canadiens que la compagnie de la baie d'Hudson et les autres com-

pagnies qui font le commerce des fourrures accomplissent leurs difficiles opérations. Ce sont les trappeurs, descendant, pour la plupart, de familles françaises qui ont éclairé et protégé les premières expéditions des Américains vers Santa-Fé et vers la Sierra-Névada de la Californie. Un grand nombre d'entreprises, dont s'enorgueillit la république des États-Unis, ont été conçues et achevées par des Français, et l'un des hommes les plus illustres de l'Amérique actuelle, M. le général Frémont, dont nous voudrions essayer de relater les audacieux voyages, est d'origine française.

Son père était d'une famille distinguée de Lyon. Tout jeune, quand la Révolution éclata, il partit pour chercher un refuge dans les Antilles. Le navire sur lequel il était embarqué fut pris par une croisière anglaise et conduit à la Jamaïque. Après quelques années de captivité, M. Frémont parvint à s'échapper et gagna le continent américain. Son intention était de retourner en France où les fureurs du jacobinisme étaient enfin comprimées ; mais il ne pouvait rentrer rapidement dans son pays comme il l'aurait voulu. Ainsi qu'un grand nombre de nobles émigrés, il n'avait d'autre ressource que les talents d'agrément acquis en de meilleurs jours, et souvent il était obligé de s'arrêter pour gagner, par son travail, le moyen de continuer sa route. Dans une de ces haltes obligées, il devint amoureux d'une jeune fille de la Virginie. La jeune fille aussi l'aima, et, après de longues instances, finit par obtenir de ses parents la permission de l'épouser. M. Frémont se fit alors une nouvelle patrie de cette contrée où son cœur avait trouvé un cœur si vrai et si dévoué, et renonça à retourner en France, où sa famille avait péri dans le cataclysme de la Révolution. A un esprit romanesque, il joignait un vif désir de connaître des choses nouvelles, et il entreprit de visiter avec sa jeune femme les districts où les Européens n'avaient pas encore bâti leurs demeures, où il ne devait rencontrer que des Indiens. Ce fut dans un de ces voyages que naquit, en 1813, son fils Charles Frémont, destiné à faire tant d'étonnants voyages.

Quelques années après il mourut. Sa veuve recueillant les débris d'une petite fortune, se retira avec ses enfants à Charlestown, dans la Caroline du Sud.

Ce fut là que Charles fut élevé, et dès son enfance, il étonna ses maîtres par son aptitude au travail, par la vivacité de son intelli-

gence. Sa mère n'ambitionnait pour lui qu'un modeste emploi de pasteur dans un village. Mais sa nature ardente, impétueuse, passionnée, n'annonçait guère une si pacifique vocation, et un incident fit voir qu'il ne laissait pas aisément maîtriser sa volonté. Au beau milieu de ses études classiques, il s'éprit d'une jeune créole, et alors, adieu le zèle et l'assiduité de l'écolier. Les yeux noirs de la créole l'attiraient, le fascinaient, et lui faisaient oublier les règlements du collège. Ses maîtres, qui avaient de l'affection pour lui, commencèrent par lui faire de douces remontrances, puis le rappelèrent un peu plus sévèrement à ses devoirs, puis, enfin, employèrent les menaces. Tous ces moyens ayant échoué, ils furent forcés d'en venir à une mesure de rigueur, ils le bannirent de leur institution.

Un désastre domestique arracha l'imprudent amoureux à un entraînement qui déjà avait eu pour lui une fâcheuse conséquence, et qui pouvait en avoir de plus graves encore. Son frère et sa sœur moururent subitement. Ces deux morts, qui l'affligèrent profondément, et la vue de sa mère désolée opérèrent en lui une révolution. Il comprit la gravité de la vie dans le sentiment de son deuil. Avec une mâle résolution, il s'appliqua à des études de mathématiques et de mécanique, pour lesquelles il avait un goût inné, et les poursuivit si laborieusement et y fit de tels progrès, que lorsqu'en 1833 la République des États-Unis arma un bâtiment de guerre pour explorer les côtes de l'Amérique du Sud, il fut admis dans cette expédition en qualité de professeur de mathématiques. Il avait alors vingt ans. Deux ans après, il retournait à Charlestown, avec des certificats de ses supérieurs qui attestaient à la fois, et sa capacité intellectuelle, et sa conduite exemplaire. Il se présenta dans le collège d'où il avait été renvoyé, y subit victorieusement un sérieux examen, et eut la joie de rentrer dans la maison de sa mère avec un honorable diplôme de maître ès arts. Il réussit également dans un concours ouvert à Baltimore, pour l'enseignement des mathématiques dans la marine de l'État. Mais cette place de professeur, qu'il conquérait au milieu d'un grand nombre de rivaux, ne satisfaisait pas son besoin d'activité. Il se jeta dans les travaux des chemins de fer, puis entreprit l'exploration des hautes régions du Missouri avec M. Nicollet, encore un Français, et un avocat français, que M. Al. de Humboldt a cité comme un homme éminent.

Au retour de cette expédition, dans laquelle le gouvernement lui avait conféré le grade de lieutenant du génie, il épousa une charmante personne, Mlle Benton, fille d'un sénateur du Missouri. Mais il n'était point de ceux dont l'énergie peut s'assoupir dans la molle quiétude du bonheur domestique. Ses études constantes, ses diverses occupations, en développant ses facultés intellectuelles, éveillaient en lui une noble ambition. Il aspirait à rendre de nouveaux services à son pays, à se signaler par une tâche difficile, et il obtint une mission dans laquelle il devait employer toute sa science et tout son courage. Il fut chargé par M. Albert, colonel des ingénieurs topographes, de parcourir l'immense espace qui s'étend à l'ouest du Missouri, afin de découvrir le moyen d'établir, par terre, une voix de communication entre l'Océan Atlantique et les plages de l'Océan Pacifique.

Au mois de mai 1842, M. Frémont partit gaiement pour accomplir cette importante mission. Il partit avec une trentaine d'hommes choisis par lui. Leurs noms, qu'il s'est plu à inscrire dans son rapport, indiquaient leur nationalité : Lespérance Lefèvre, François la Tulipe, la Jeunesse, Clément, Benoît, Bernier, Badeau, tous, ou presque tous, descendants de ces hardis Français du Canada que Cooper a illustrés dans ses romans, dont MM. Mackenzie, Washington, Irving, Simpson et autres écrivains ont préconisé la patience et l'habileté. Bateliers et chasseurs, passionnés pour la vie nomade, errant à l'aventure, tantôt seuls, tantôt associés à des caravanes, ils vont intrépidement d'une des extrémités à l'autre de l'Amérique du Nord, et pénètrent dans des déserts, où, avant eux, nul être humain n'avait mis le pied.

Un officier anglais M. Ruxton, a fait un curieux tableau de ceux qu'il a rencontrés près des montagnes Rocheuses :

« Nulle classe d'hommes, dit-il, touchant à la civilisation, ne se rapproche plus de l'état primitif des sauvages que les chasseurs de cette contrée. L'habitude de vivre solitairement leur donne un singulier caractère de simplicité, uni parfois à une sorte de férocité. Sans autres besoins que ceux qui tiennent à la nature humaine, leur unique souci est de s'assurer l'aliment nécessaire à leur existence, et les moyens de se garantir des rigueurs du climat. Ces moyens, ils peuvent toujours se les procurer à l'aide d'un bon fusil ; mais non sans de grands dangers et de rudes fatigues. Observateur

constants de la nature, ils acquièrent l'instinct et la perspicacité des animaux, la finesse du renard, la vigueur de l'ours. Exposés à toutes sortes d'accidents, ils finissent par s'endurcir au sentiment du péril, et sont, pour la plupart, cruels, implacables dans leurs vengeances, joueurs et débauchés. Mais ils ont les qualités essentielles des animaux : ils se servent adroitement de leurs armes, et il n'existe pas, dans les solitudes de l'Ouest, un ravin qui n'ait été visité par ces êtres intrépides. Depuis le Mississipi jusqu'au Rio-Colorado, depuis les glaces du Nord jusqu'aux tièdes plaines du Nouveau Mexique, ils connaissent chaque tertre, ils se sont embusqués au bord de chaque rivière, et ce sont eux qui ont donné un nom aux fleuves et aux montagnes. »

Par bonheur, les hommes choisis par M. Frémont, n'avaient point ce rude et féroce caractère. Il n'a eu qu'à se louer de leur patience et de leur fermeté pour accomplir une entreprise comme celle qui lui était confiée.

Entre les deux océans au milieu desquels s'élève le continent américain, dans la direction prescrite au jeune ingénieur, s'étend une sorte d'océan terrestre, morne, silencieux, aride, inhabité. Sur un espace de plusieurs centaines de lieues, pas un chemin frayé, pas une ville, pas un village, pas un asile secourable en un besoin mortel ; des rivières que l'on cherche avec avidité dans les temps de sécheresse, et que l'on franchit au péril de sa vie quand elles sont gonflées par les pluies, des prairies couvertes de hautes herbes où la moindre étincelle suffit pour produire un embrasement qui se développe avec la rapidité de l'éclair, et des plaines de sable où l'on ne trouve plus que quelques plantes éparses. C'est la mer, sans rade et sans port ; c'est le désert sans oasis et sans caravansérail, et le désert envahi parfois tout à coup par des hordes d'Indiens féroces qui se précipitent à la poursuite d'un troupeau de buffles et épient le passage d'une caravane pour la dévaliser et la massacrer.

Le jour, on chemine pas à pas, lentement, sur ces mornes terrains. Le soir, on attache les chevaux et les mulets à des piquets ; on se barricade avec des chariots, et l'on place au bord de ce camp retranché les sentinelles qui doivent se tenir en garde toute la nuit contre les brusques irruptions des Indiens.

Pour traverser cette stérile contrée, on est obligé de s'approvisionner de toutes les choses nécessaires comme pour faire une longue navigation. Chemin faisant, on espère renouveler ou augmenter ses provisions en tuant quelque buffle. Mais parfois on se trompe dans la mesure de ses préparatifs, et parfois aussi on cherche en vain, de tous côtés, les sauvages quadrupèdes.

Trois mois après son départ de Saint-Louis, M. Frémont avait épuisé ses provisions de pain. Il n'avait plus de sel, et assaisonnait ses aliments avec de la poudre de chasse. Il ne trouvait point de bois pour faire rôtir quelques pièces de gibier tuées par hasard ; il allumait son feu avec des excréments desséchés d'animaux, et enfin, un jour, il en avait été réduit à prendre part à un repas qui lui soulevait le cœur, un repas de chiens bouillis. Dans cette triste situation, il rencontre quelques Indiens, amaigris, affaiblis qui l'engagent à retourner sur ses pas, s'il ne veut s'exposer à mourir de faim. Des nuées de sauterelles ont dévoré tout le gazon de la plaine, et l'on ne voit plus nulle part aucun buffle. « En continuant votre route, ajoutent-ils, vous ne trouverez que les ossements de nos chevaux qui périclissaient d'inanition, et que nous avons mangés. »

M. Frémont écoute tranquillement ce sinistre avis, bien décidé à poursuivre son trajet jusqu'à la dernière extrémité. Mais il ne pouvait exiger de ses compagnons la même résolution. Il les réunit en cercle autour lui, leur raconte franchement ce qu'il vient d'apprendre, et déclare que ceux d'entre eux qui ne veulent point affronter un tel péril sont libres de s'en retourner.

Pas un d'eux n'accepta cette offre. « Nous avons nos chevaux et nos mulets, s'écrient-ils ; si nous y sommes forcés, nous les tuerons, et tant que nous le pourrons, nous vous suivrons. »

Bientôt ils furent récompensés de leur courage. Ils découvrirent un troupeau de chèvres sauvages, dont ils firent de succulents festins.

Ainsi va M. Frémont, non point précipitamment comme un messager impatient d'arriver au terme de son trajet, mais gravement et méthodiquement, en faisant à chaque pas quelques observations de botanique, de géologie ou de météorologie. Ainsi il a pleinement exploré la *terra incognita* qui lui était désignée. Le premier, il a donné la latitude et la longitude de différents lieux dont on ne

savait pas même le nom. Le premier, il a osé franchir les abîmes de neiges de la Jungfrau américaine. Il a été planter le drapeau de l'Union sur la plus haute cime des montagnes Rocheuses, à 13.750 pieds au-dessus du golfe du Mexique.

L'année suivante, M. Frémont fut chargé d'une autre mission difficile, qu'il rendit volontairement, dans l'ardeur de son zèle, plus difficile encore, en lui donnant plus d'extension. Après avoir atteint, avec la plupart des fidèles compagnons de sa campagne précédente, la rivière de Colombie, par les déserts de l'Ouest, il entreprit de traverser en diagonale la sauvage contrée qui s'étend entre le cours de cette rivière et les plages de la haute Californie. Il parcourut, à travers des périls de toutes sortes, à travers de farouches tribus d'Indiens et des plaines désolées, et les amas des neiges, et les précipices effrayants de la Sierra-Nevada, un espace de plus de six cents lieues, puis enfin atteignit les rives du Sacramento, et se reposa avec bonheur dans le primitif établissement fondé en Californie par un industriel Helvétien, M. Sutler.

De là, il revint par la vallée de San-Joaquin, il explora les contours du lac Salé et les pays d'Utah, alors complètement inhabités, aujourd'hui occupés par les Mormons.

A son retour, il rapportait une quantité d'observations scientifiques d'un haut intérêt et d'importantes collections de géologie et de minéralogie. Une de ses mules, chargée d'un précieux herbier, avait glissé dans un abîme, et cette moisson de botanique était perdue.

La relation qu'il a faite de ce voyage avec une noble simplicité et un remarquable talent d'écrivain, est curieuse par les notions de géographie toutes nouvelles qu'elle renferme, par le modeste récit des explorations les plus courageuses, curieuse aussi par les détails qu'elle donne sur le caractère et la situation des diverses races d'Indiens.

Depuis les premières relations de notre vaillant marin Jacques Cartier, de Saint-Malo, depuis l'*Histoire de la Nouvelle-France*, par le P. Charlevoix, et les *Voyages* de la Hontan, jusqu'aux récents ouvrages de Schoolcraft et de Catlin, les bibliographes peuvent faire une énumération de toutes les dissertations ethnographiques publiées sur les différentes tribus d'Indiens répandues à travers toutes

les régions de l'Amérique. Mais le sujet est inépuisable, et on ne se lasse pas d'étudier ce qui tient aux mœurs étranges, aux qualités singulières de ces peuplades primitives contre lesquelles la race européenne est en lutte depuis trois siècles, et qui, peu à peu refoulées aux extrémités d'un continent qui leur a appartenu, s'affaiblissent d'âge en âge et diminuent de telle sorte qu'on peut prévoir le temps où elles seront anéanties.

A l'ouest des montagnes Rocheuses, M. Frémont a vu plusieurs de ces peuplades réduites à un profond état de misère, sans industrie, sans commerce, sans récoltes agricoles, ne vivant que de plantes sauvages, de racines, d'herbes et d'insectes.

Sur la côte californienne, entre San-Diego et San-Francisco, il y a d'autres Indiens presque aussi misérables. Ceux-ci sont le plus souvent à peu près nus. Les plus opulents se parent d'une casaque faite avec des courroies de peaux de lièvres ou de loutres, tressées grossièrement. Les femmes portent un tablier de roseaux qui s'attache à la taille par un cordon, et tombe jusqu'aux genoux. Ils fabriquent, avec des bottes de joncs de dix pieds de longueur, des espèces de radeaux avec lesquels ils ne craignent pas de s'aventurer sur les rivières. C'est peut-être le procédé de navigation le plus primitif et le plus grossier qu'on ait jamais découvert.

Ces Indiens se font, comme ceux de l'Amérique du Nord, des fétiches de bois et de pierre, mais ils ont un autre culte plus grave. Ils adorent la vieillesse. Ils choisissent, dans leurs villages, un vieillard, l'élèvent à la dignité de Dieu, et lui offrent les prémices de leurs chasses et de leurs moissons. Lorsqu'une guerre éclate, entre eux et leurs voisins, ils transportent sur un monticule ce patriarche idolâtré, l'entourent d'une forte palissade, le défendent ardemment contre les attaques de l'ennemi, et se font ainsi les dieux tutélaires de leur divinité élective.

En 1845, à la suite d'une troisième expédition non moins hasardeuse que les précédentes, M. Frémont se trouvait de nouveau sur les confins de la Californie, quand la guerre éclata entre les États-Unis et le Mexique. Il fut appelé à prendre part à cette lutte, et s'y jeta bravement avec ses fidèles Canadiens. En moins d'une année, la Californie, dont on ne connaissait point encore les riches placers, fut enlevée au Mexique. M. Frémont aida puissamment à cette

conquête; avec sa petite troupe d'hommes, il terrifia le général Castro, il enleva des convois de vivres et de munitions, et s'empara de Senora. Le commodore Stockton, investi du commandement des armées des États-Unis, le nomma gouverneur de cette province. Le jeune ingénieur, transformé tout à coup en chef de milice, avait le grade de colonel. Quelque temps après, arrive dans la nouvelle possession de la confédération américaine le général Kearney, qui dispute à M. Stockton l'autorité suprême. M. Frémont prend parti pour le commodore qui, le premier, lui est apparu comme le délégué du Congrès. Le général le fait mettre aux arrêts et l'envoie prisonnier à Washington.

Comme Christophe Colomb, l'intrépide explorateur des montagnes Rocheuses de la Sierra-Nevada, de l'immense région de l'Ouest, avait découvert des plaines, des rivières, des espaces inconnus. Comme Christophe Colomb, il avait planté l'étendard de son pays dans de nouveaux domaines, et, comme Christophe Colomb, il était traduit devant un tribunal.

Son prétendu crime était d'avoir désobéi aux ordres de son supérieur. Il fut, pour ce fait, condamné à être rayé des cadres de l'armée.

Le président Polk ne crut pas pouvoir refuser et ratifier cette sentence; mais il déclara que les anciens services de M. Frémont ne permettaient pas de la mettre à exécution. Il lui fit rendre son épée, et l'invita à reprendre son service.

Le valeureux colonel était trop fier pour accepter comme une grâce ce qu'il considérait comme un droit incontestable, et il donna sa démission.

L'année suivante, le voilà de nouveau en voyage, non plus avec une mission officielle, mais pour son propre compte. Il a entrepris d'explorer les lointains districts de Rio-Grande del Norte qu'il ne connaît pas encore. Il part avec trente-trois de ses anciens associés, solidement armés, et cent vingt mules de selle ou de bagages. Pour avoir une idée plus juste des difficultés de la route qu'il désire étudier, il veut s'y hasarder en plein hiver. Mais, cette fois, il était destiné à faire un malheureux voyage. Tribus hostiles d'Indiens, intempéries extraordinaires, accidents imprévus, tout se réunit pour soumettre à la plus cruelle épreuve son ardeur et sa patience.

Au mois de novembre, après un rude trajet, il arrive au pied d'une des chaînes les plus abruptes de la Sierra qu'il doit traverser ; à l'aide d'une longue-vue, il remarque, au haut de cette montagne, une dépression, et le guide, qu'il a pris au Puebla de San-Carlos, lui dit que c'est le col par lequel il faut passer. Avec sa sagacité naturelle et son expérience de voyageur, M. Frémont se refuse d'abord à admettre cette indication, puis finit par céder aux raisonnements de son guide qui se déclare sûr de son fait.

La caravane se met en mouvement. Le froid est intense, la pente de la Sierra très escarpée, le sol couvert d'une neige épaisse. Après une longue et pénible journée de marche, les voyageurs atteignent un point où l'on n'aperçoit plus aucune trace de végétation. Là, ils s'arrêtent pour passer la nuit, dans une glaciaire température. Le lendemain, ils continuent leur ascension, plus difficile encore, plus dangereuse que celle de la veille. Les mules, employées à frayer un passage à travers les amas de neige, et les hommes qui les dirigent sont épuisés de fatigue dans ce dur travail. Enfin, on parvient à la sommité de la montagne. On réussit à y transporter tous les bagages. De là, les pauvres gens promènent de tous côtés leurs regards et ne voient, jusqu'aux dernières extrémités de l'horizon, que des embranchements de montagnes couvertes de neiges, pas un brin d'herbe, pas un signe de vie, çà et là des précipices effrayants, çà et là des barrières de glaces infranchissables et le désert, l'immense désert, voilé par un ciel sombre, enseveli sous un mortel linceul.

Le guide s'était trompé. Et cette erreur devait avoir un horrible résultat. Tout à coup un orage violent éclate. Des tourbillons de neige s'amassent dans les airs et tombent sur le sol en masses si compactes que les mules ne peuvent plus s'y mouvoir. En même temps, le froid devient si intense que les malheureuses bêtes, se serrant l'une contre l'autre, ne peuvent par leur chaleur naturelle résister à son âpreté, et tombent inanimées. Impossible d'aller plus avant. Rétrograder, n'était guère moins difficile, et cependant, il n'y avait pas d'autre parti à prendre. Les malheureux voyageurs redescendirent les montagnes, emportant avec eux les provisions les plus essentielles, et abandonnant leurs bagages. A quelque distance de leur point de départ, ils trouvèrent des rochers sous lesquels

ils s'abritèrent, et des broussailles avec lesquelles ils purent allumer du feu. Mais ils calculaient avec effroi que, dans cette région dépeuplée du Nouveau-Mexique, il leur fallait dix journées de marche pour arriver au village le plus rapproché, et, dans leur état de délabrement et de faiblesse, ils ne pouvaient entreprendre un tel trajet. M. Frémont détacha de sa troupe trois des hommes les plus vigoureux, et les envoya avec un guide dans le village, pour en ramener, s'il était possible, des mules et des vivres. On comptait qu'en vingt jours ils pouvaient être de retour. Leurs compagnons devaient les attendre, campés, dans leur détresse, sous les rochers, au milieu des neiges, comme des naufragés sur une île aride et déserte, au milieu du froid océan. Ils attendirent, dans des privations et des souffrances qui s'aggravaient d'heure en heure, sans jamais se plaindre du colonel qui les avait amenés là. Ce noble colonel ! plusieurs d'entre eux s'accusaient eux-mêmes de l'avoir entraîné à une fatale erreur, en soutenant l'opinion du guide, et il n'était pas seulement leur chef, il était leur ami. Il souffrait comme eux, et souvent les consolait par ses paroles affectueuses, et les soutenait par sa puissante énergie.

Quinze jours s'écoulèrent ainsi. Un matin, il se mit en marche avec quelques-uns de ses compagnons pour aller à la rencontre des messagers, et hâter, s'il se pouvait, leur arrivée. Après avoir marché toute une semaine, il en rencontra trois dans un état de maigreur et de détresse effroyable ; le quatrième était mort de froid, et ses camarades, réduits à la dernière extrémité, avaient eux-mêmes rongé une partie de son cadavre.

M. Frémont continua sa route avec ces infortunés, et eut enfin le bonheur de rencontrer un jeune Indien avec qui il avait eu de bons rapports dans un de ses voyages précédents. Ce jeune homme lui procura des chevaux et des vivres, et ce que le généreux Frémont désirait surtout ardemment, le moyen de secourir les malheureux qui étaient restés sur la montagne. Mais dans cet espace de temps, déjà un tiers d'entre eux avait succombé ; d'autres avaient les pieds et les mains gelés, et pouvaient à peine se mouvoir.

Cependant un tel désastre ne suffit pas pour vaincre la prodigieuse fermeté de M. Frémont. Le projet qu'il a voulu accomplir, il l'accomplira, en dépit de tous les obstacles et de tous les dangers. Il se

rend à Santa-Fé, achète, dans cette capitale du Nouveau-Mexique, des mules, des munitions, réunit encore une trentaine d'hommes, et de nouveau se dirige vers les âpres régions à travers lesquelles il a résolu de s'ouvrir un passage. Éclairé par les terribles essais qu'il venait de faire, il chercha sa route d'un autre côté. Il réussit à éviter les farouches peuplades d'Indiens, ou à se concilier par d'amicales démonstrations ceux qu'il rencontrait. Enfin, après de longs efforts, il atteint son but; il arrive sur les bords du Sacramento, et l'on peut dire, selon l'expression d'un de ses biographes, qu'il a ouvert les portes d'or du nouvel El Dorado, car il est parvenu à signaler aux Américains, à travers les plaines stériles et des interstices de montagnes, le chemin de la Californie.

A ce premier voyage dans cette province, dont on n'avait pas encore découvert les trésors, il avait acheté là un vaste domaine, dans lequel plus tard il a trouvé des mines splendides. Il a été l'un des fondateurs de la constitution de ce pays, et l'un de ses premiers délégués au congrès de Washington.

En 1856, l'illustre fils de notre émigré lyonnais fut adopté par un parti nombreux, comme candidat à la présidence de la république des États-Unis, en concurrence avec M. Buchanan, et il échoua dans cette candidature. Une des objections que ses adversaires opposaient à son élection, c'est que l'intrépide *descubrador* de tant de contrées immenses était catholique, et marié avec M<sup>lle</sup> Benton par un prêtre catholique.

C'est ainsi que le *mob* américain, qui se proclame l'apôtre de toutes les libertés, entend la liberté de conscience.

XAVIER MARMIER.

De l'Académie française.